

I

Qui songe à en douter ? Un célibataire nanti d'une belle fortune doit être nécessairement à la recherche d'une femme. C'est une conviction si répandue que, dès qu'on voit paraître un jeune homme pour la première fois dans une région, il n'est pas de familles des environs qui ne le considèrent, d'ores et déjà, comme la propriété de l'une ou l'autre de leurs filles.

— Mon cher Mr Bennett, dit un jour Mrs Bennett à son mari, avez-vous entendu dire que Netherfield a enfin trouvé un locataire ?

Mr Bennett répondit que non.

— Mais si, reprit-elle, Mrs Long sort d'ici et m'a donné tous les détails.

Mr Bennett ne répliqua pas.

— N'avez-vous pas envie de savoir qui c'est ? cria sa femme impatientée.

— *Vous*, vous avez envie de me le dire et je n'ai pas d'objection à l'écouter.

L'invitation parut suffisante.

— Eh bien ! mon ami, vous allez le savoir. Mrs Long dit que Netherfield a été loué par un jeune homme très riche ; du Nord de l'Angleterre ; qu'il est arrivé lundi, en cabriolet, pour visiter les lieux et que la propriété lui a tellement plu qu'il a conclu le marché immédiatement avec Mr Morris ; il doit en prendre

possession avant la Saint-Michel et quelques-uns de ses domestiques seront là avant la semaine prochaine.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Bingley.

— Est-il marié ou célibataire ?

— Oh ! célibataire, mon ami, bien sûr ! Un riche célibataire ; quatre ou cinq mille livres de rente. Quelle bonne chose pour nos filles !

— Et pourquoi ? En quoi cela peut-il les intéresser ?

— Mon cher Mr Bennett, répliqua sa femme, pourquoi êtes-vous si fatigant ? Vous pourriez bien comprendre que je songe à lui voir épouser l'une de ces enfants.

— Est-ce dans ce dessein qu'il est venu s'établir ici ?

— Dans ce dessein ? C'est absurde. Comment pouvez-vous parler ainsi ? Non, seulement, il est tout à fait probable qu'il pourra tomber amoureux de l'une d'elles et, en conséquence, il faut que vous lui rendiez visite dès son arrivée.

— Je ne vois pas de raison pour cela. Vous pouvez y aller avec vos filles ou les envoyer seules, ce qui peut-être vaudrait mieux ; vous êtes, en effet, aussi bien qu'aucune d'elles et il pourrait arriver que ce soit vous que Mr Bingley trouve le plus à son goût.

— Mon ami, vous me flattez. Certainement, j'ai pu plaire dans mon temps, mais, actuellement, je n'ai pas la prétention d'avoir rien d'extraordinaire. Quand une femme a cinq grandes filles, elle n'a plus à penser à sa propre beauté.

— C'est bon pour les femmes qui sont dépourvues de beauté.

— Mais, mon ami, je vous assure que vous devez aller voir Mr Bingley quand il arrivera dans le pays.

— C'est plus que je ne puis vous promettre, soyez-en sûre.

— Pensez à vos filles. Songez quel parti ce serait pour l'une d'elles. Sir William et lady Lucas ont décidé d'y aller, simplement pour ce motif : car, en général, ils ne rendent pas visite aux nouveaux venus. Certainement, il faut que vous y alliez car, sinon, il nous serait impossible de lui rendre visite.

— Vous êtes vraiment trop scrupuleuse. Je suis sûr que Mr Bingley sera heureux de vous voir et je vous chargerai de quelques lignes pour l'assurer de mon chaleureux consentement au cas où il voudrait épouser celle de mes filles qu'il lui plaira ; quoique j'ajouterai cependant un mot en faveur de ma petite Lizzy.

— Je désire que vous n'en fassiez rien. Lizzy n'a absolument rien de mieux que les autres et vous ne m'ôterez pas de la tête qu'elle n'est pas moitié aussi jolie que Jane, ni moitié aussi agréable que Lydia. Mais vous lui donnez toujours la préférence.

— Aucune d'elles n'a grand-chose pour la recommander. Elles sont toutes sottes et ignorantes comme les autres jeunes filles, mais Lizzy a peut-être un peu plus de vivacité que ses sœurs.

— Mr Bennett, comment pouvez-vous dénigrer ainsi vos enfants ? Vous prenez plaisir à m'agacer. Vous n'avez pas pitié de mes pauvres nerfs.

— Vous ne me rendez pas justice, ma chère. J'ai le plus grand respect pour vos nerfs. Voilà vingt ans au moins que je vous entends les invoquer avec la plus grande considération.

— Ah ! vous ne savez pas combien je souffre.

— Mais j'espère que cela passera et que vous vivrez assez pour voir de nombreux jeunes gens avec quatre mille livres de rente s'installer dans le voisinage.

— Quand il en viendrait vingt, cela ne servirait à rien, puisque vous ne voulez pas aller les voir.

— Croyez bien, ma chère, que quand ils seront vingt, j'irai leur rendre visite à tous.

Mr Bennett présentait un si singulier mélange d'esprit, d'humeur caustique, de réserve et de caprice qu'une expérience de vingt-trois ans n'avait pas suffi à sa femme pour comprendre son caractère. Son esprit, à elle, était moins compliqué. C'était une femme peu intelligente, sans grande culture et d'un caractère instable. Quand elle était mécontente, elle accusait ses nerfs. Le but de sa vie était de marier ses filles. Son plaisir : les visites et les nouvelles.

II

Mr Bennett fut un des premiers à aller voir Mr Bingley. Il en avait toujours eu l'intention, bien que, jusqu'au bout, il ait assuré le contraire à sa femme, et que jusqu'à la soirée qui suivit cette visite, celle-ci n'en ait rien su. Elle l'apprit, du reste, de la manière suivante. Comme il contemplait sa seconde fille, occupée à arranger un chapeau, il lui avait adressé, soudain, la parole :

— Je crois qu'il plairait à Mr Bingley, Lizzy.

— Mais nous ne sommes pas en état de connaître les goûts de Mr Bingley, répondit sa femme avec humeur, puisque nous ne sommes pas en relations.

— N'oubliez pas, maman, dit Elizabeth, que nous le rencontrerons dans des réunions et que Mrs Long a promis de nous le présenter.

— Je ne crois pas que Mrs Long fasse une telle chose. Elle a deux nièces à elle. C'est une femme égoïste et hypocrite et je ne fais aucun fonds sur elle.

— Ni moi non plus, dit Mr Bennett, et je suis heureux que vous ne dépendiez pas de sa complaisance.

Mrs Bennett ne daigna pas répondre, mais, incapable de se contenir, elle commença à gourmander une de ses filles.

— Ne touchez donc pas ainsi, Kitty, pour l'amour de Dieu ! Ayez un peu pitié de mes nerfs. Vous les brisez.

— Kitty n'a pas de discrétion dans sa toux, dit son père. Elle la place à contre-sens.

— Je ne tousse pas pour mon plaisir, répliqua Kitty, sans aménité. À quand votre prochain bal, Lizzy ?

— Au début de la prochaine quinzaine.

— Oui, c'est cela, s'écria la mère. Et Mrs Long ne doit rentrer que la veille ; par conséquent, il est impossible qu'elle fasse la présentation, puisqu'elle n'aura pas encore fait sa connaissance.

— Alors, ma chère, vous aurez l'avantage sur votre amie et c'est vous qui le *lui* présenterez.

— Impossible, Mr Bennett, impossible, puisque je ne suis pas en relations avec lui. Comment pouvez-vous être si irritant ?

— Je rends hommage à votre circonspection. Il est, en effet, bien peu de quinze jours pour faire connaissance. On ne connaît vraiment bien un homme en si peu de temps. Mais si nous ne nous y risquons pas, quelqu'un d'autre fera ces présentations ; et, après tout, Mrs Long et ses nièces doivent pouvoir courir leurs chances ; et, par conséquent, si elle doit prendre votre refus d'assurer cet office pour un acte de délicatesse de votre part, je m'en chargerai moi-même.

Les jeunes filles ouvrirent de grands yeux sur leur père. Mrs Bennett se borna à dire :

— Absurde, absurde !

— Que peuvent bien venir faire ces grands mots ? s'écria son mari. Regardez-vous les formes d'une présentation et la valeur qui s'y attache comme une absurdité ? Je ne puis être d'accord avec vous là-dessus. Qu'en dites-vous, Mary ? Car vous êtes une jeune

personne de grande réflexion, j'en suis sûr, et qui sait faire des extraits des gros livres qu'elle lit.

Mary aurait bien voulu émettre une réponse pertinente, mais elle ne trouva rien.

— Pendant que Mary met ses idées au point, continua-t-il, revenons à Mr Bingley.

— J'en ai assez, de Mr Bingley, protesta sa femme.

— Je suis fâché de l'apprendre. Mais que ne me l'avez-vous dit plus tôt ? Si j'avais su cela ce matin, certainement je ne serais pas allé le voir. C'est vraiment malheureux, mais maintenant que la visite est faite, il faut que nous restions en relations.

L'étonnement des dames fut précisément tel qu'il le désirait ; celui de Mrs Bennett surpassa peut-être celui de ses filles ; cependant, lorsque ses premiers transports de joie furent calmés, elle se hâta de soutenir qu'elle s'y était toujours attendue.

— Comme c'est bon de votre part, mon cher Mr Bennett ! Mais je savais bien que je vous persuadera à la fin. J'étais sûre que vous aimiez trop vos filles pour négliger pareille relation. Oh ! comme je suis contente ! et quelle bonne surprise : y être allé ce matin et n'en avoir pas soufflé mot jusqu'à maintenant !

— Maintenant, Kitty, vous pouvez tousser tant que vous voudrez, dit Mr Bennett.

Et, tout en parlant, il quitta la pièce, excédé par les transports de sa femme.

— Quel excellent père vous avez, mes enfants ! dit-elle, quand il eut refermé la porte. Je ne sais comment vous pourrez lui témoigner votre reconnaissance pour sa bonté, ni à moi non plus, dans cette affaire. À notre âge, ce n'est pas si agréable, je vous l'assure, de faire chaque jour de nouvelles connaissances. Mais pour vous, je ne sais pas ce que nous ne ferions pas. Lydia, mon amour, quoique vous soyez la plus jeune, j'ose

prédire que Mr Bingley dansera avec vous au prochain bal.

— Oh ! dit fièrement Lydia, je n'ai pas peur ; quoique la plus jeune, je suis la plus grande.

Le reste de la soirée fut dépensé en conjectures sur le moment où Mr Bingley rendrai à Mr Bennett sa visite et à décider quand on l'inviterait à dîner.

III

Cependant, toutes les questions que Mrs Bennett, secondée de ses cinq filles, put trouver à poser au sujet de Mr Bingley, ne parvinrent pas à obtenir de son époux une description satisfaisante du jeune homme. Elles eurent beau l'attaquer de toutes les manières, par questions directes, suppositions ingénieuses, allusions lointaines, il déjoua toutes leurs ruses et elles furent obligées, en fin de compte, de se rabattre sur les renseignements de deuxième main émanant de leur voisine, lady Lucas. Son rapport fut hautement favorable. Sir William avait été enchanté de lui. Il était très jeune, remarquablement bien de sa personne, extrêmement agréable, et, pour couronner le tout, il devait assister à la prochaine réunion, en nombreuse compagnie. Rien ne pouvait être plus encourageant. Le goût pour la danse était un acheminement certain vers les pièges de l'amour. Et le cœur de Mrs Bennett se dilatait d'espoir.

— Si je puis voir une de mes filles heureusement établie à Netherfield, dit-elle à son mari, et les autres aussi bien mariées, je n'aurai plus rien à désirer.

Peu de jours après, Mr Bingley rendit à Mr Bennett sa visite et resta dix minutes avec lui dans sa bibliothèque. Il avait caressé l'espoir d'être aussi admis à voir un instant les jeunes filles dont il avait entendu fort vanter la beauté, mais il ne vit que leur père. Les dames furent

plus favorisées, car elles eurent l'avantage de s'assurer du haut d'une fenêtre qu'il portait un habit bleu et montait un cheval noir.

Une invitation à dîner fut envoyée bientôt après et Mrs Bennett avait déjà tiré des plans pour cette réception qui devait faire honneur à ses talents de maîtresse de maison, quand arriva une réponse qui renversait tout. Mr Bingley était obligé d'aller en ville le jour suivant et, par conséquent, dans l'impossibilité d'accepter leur invitation, etc. ; Mrs Bennett fut toute désespérée. Elle ne concevait pas quelle affaire il pût avoir en ville sitôt après son arrivée en Hertfordshire, et commençait à craindre qu'il fût toujours errant de côté et d'autre, sans se fixer jamais en Hertfordshire, comme cela aurait dû être. Lady Lucas calma un peu ses craintes en émettant l'idée qu'il avait dû aller à Londres afin de convoquer une nombreuse société pour le bal ; et l'on sut bientôt que Mr Bingley devait amener avec lui douze dames et sept messieurs. Les jeunes filles s'inquiétèrent de ce grand nombre de dames mais furent bientôt réconfortées, la veille du bal, en entendant dire qu'au lieu de douze il en amenait six seulement : ses cinq sœurs et une cousine. Et quand le groupe fit son entrée dans la salle, il se trouva composé en tout de cinq personnes : Mr Bingley ; ses deux sœurs, le mari de l'aînée et un autre jeune homme.

Mr Bingley avait bonne apparence et tout l'air d'un homme du monde ; il avait un port sympathique, des manières aisées et sans affectation. Ses sœurs étaient de belles personnes, avec une note d'élégance bien marquée. Son beau-frère, Mr Hurst, paraissait un gentleman comme un autre. Mais son ami, Mr Darcy, attira tout de suite l'attention par sa prestance, sa taille, sa belle figure, sa noble mine et le bruit qui circula cinq minutes après son entrée qu'il avait dix mille livres de

rentes. Les messieurs déclarèrent qu'il avait une belle figure d'homme et les dames qu'il était mieux de sa personne que Mr Bingley. Il fut, pendant la moitié de la soirée, l'objet de l'admiration générale jusqu'au moment où ses manières provoquèrent le renversement de sa popularité. Car on découvrit qu'il était fier, dédaignait la compagnie et affectait de ne pas s'y plaire, que toutes ses grandes possessions dans le Derbyshire ne l'empêchaient pas d'avoir une attitude hargneuse et désagréable et qu'elle contrastait bien avec celle de son ami.

Mr Bingley avait promptement fait connaissance avec les principales personnalités présentes ; il était vivant et ouvert, prit part à toutes les danses, regretta que le bal finisse si tôt et promit d'en donner un prochainement à Netherfield. D'aussi aimables qualités parlaient d'elles-mêmes. Quel contraste entre lui et son ami ! Mr Darcy dansa seulement une fois avec Mrs Hurst et une fois avec miss Bingley, refusa de se faire présenter à aucune autre dame et passa le reste de la soirée à errer dans la salle, n'adressant la parole qu'aux membres de son groupe. Sa réputation fut faite. Il était l'homme le plus fier, le plus désagréable du monde, et chacun espérait bien ne plus le revoir. Parmi les plus excitées contre lui, se trouvait Mrs Bennett, dont la réprobation pour son attitude générale se renforçait de la particulière rancœur qu'elle lui gardait de la manière dont il avait usé avec une de ses filles.

Elizabeth Bennett avait dû, à cause du petit nombre des cavaliers, rester assise pendant deux tours de danse ; et, au cours de cet intervalle, Mr Darcy s'était trouvé assez près d'elle pour qu'elle pût entendre une conversation entre lui et Mr Bingley, qui avait quitté la danse un instant pour presser son ami d'y prendre part.

— Voyons, Darcy, dit-il, je voudrais vous voir danser. Je déteste vous voir ainsi vous tenir à l'écart d'une façon stupide. Vous feriez bien mieux de danser.

— Je n'en ferai certainement rien. Vous savez que c'est une chose que je déteste, à moins de connaître très bien ma partenaire. Dans une assemblée comme celle-ci, cela me serait insupportable. Vous sœurs se sont engagées et, en dehors d'elles, il n'y a pas dans cette réunion une autre femme dont la société ne m'apparaisse comme une pénitence.

— Pour un royaume, ne faite pas autant le dégoûté ! s'exclama Bingley. Sur mon honneur, je n'ai jamais, dans ma vie, contemplé tant de jeunes filles aussi agréables que ce soir, et vous voyez bien qu'il y en a quelques-unes exceptionnellement jolies.

— Vous dansez avec la plus belle personne de l'assemblée, dit Mr Darcy, désignant du regard l'une des Bennett.

— Oui, c'est bien la plus belle créature que j'aie jamais vue. Mais il y a là, juste derrière vous, une de ses sœurs qui est fort bien, et, j'ose dire, vraiment agréable. Laissez-moi demander à ma cavalière de vous présenter.

— Que voulez-vous dire ?

Et, se tournant, il regarda un moment Elizabeth, jusqu'à ce que, rencontrant son regard, il détourna le sien et dit froidement :

— Elle est tolérable, mais pas assez pour *me* tenter. Et je ne suis pas d'humeur pour le moment à donner de l'importance aux jeunes filles qui attirent l'attention des autres hommes. Vous feriez mieux de retourner à votre cavalière et de profiter de ses sourires, car, avec moi, vous perdez votre temps.

Mr Bingley suivit son conseil. Mr Darcy s'éloigna. Elizabeth demeura avec des sentiments assez peu cordiaux à son égard, ce qui ne l'empêcha pas de raconter

fort spirituellement l'histoire à ses amies, car elle était d'une nature enjouée et plaisante, avec un sens très vif du ridicule.

La soirée avait été, au total, très agréable pour toute la famille. Mrs Bennett avait vu sa fille aînée faire l'objet de l'admiration générale. Mr Darcy avait dansé deux fois avec elle et l'avait distinguée parmi ses sœurs. Jane s'en montrait aussi satisfaite que sa mère, quoique avec plus de discrétion. Mary s'était entendu présenter à miss Bingley comme la jeune fille la plus accomplie du voisinage et Catherine et Lydia avaient été assez heureuses pour ne rester jamais sans danseurs, seule chose qui, à leur âge, comptât dans un bal. Elles revenaient donc de belle humeur à Longbourn, le village où elles avaient leur résidence et dont elles étaient les plus notables habitants. Ils trouvèrent Mr Bennett encore éveillé : avec un livre, il ne voyait pas passer le temps. Et, en l'occurrence, il avait assez envie de connaître l'issue d'une soirée qui avait donné lieu à de si radieux espoirs. Il avait plutôt compté que les visées de sa femme sur le nouveau venu se trouveraient déçues. Mais il s'aperçut vite qu'il avait à entendre un récit tout différent.

Dès qu'elle fut entrée dans sa chambre :

— Oh ! mon cher Mr Bennett, nous avons eu une soirée délicieuse, un bal parfait. J'aurais voulu que vous y fussiez. Jane a été si admirée, rien ne peut en donner une idée. Toute la société ne tarissait pas d'éloges sur elle ; Mr Bingley l'a trouvée de toute beauté et il a dansé deux fois avec elle. Pensez-y, mon cher, il a dansé deux fois avec elle, et c'est la seule personne à qui il ait fait cet honneur. La première fois, il avait invité miss Lucas. J'étais si vexée de le voir avec elle ! Mais pourtant elle ne lui plaisait pas du tout – n'est-ce pas, elle ne peut plaire à personne ? – et il semblait tout occupé de

Jane pendant qu'il dansait. Aussi il a demandé qui elle était, il s'est fait présenter et l'a priée pour les deux danses suivantes ; et les deux d'après, il les a dansées avec miss King, puis les deux suivantes avec Mary Lucas, puis, en cinquième lieu, avec Jane encore, et la sixième fois avec Lizzy et pour la *Boulangère*...

— S'il avait eu le moindre égard pour moi, s'écria impatiemment son époux, il n'en aurait pas dansé la moitié autant. Pour l'amour de Dieu, assez sur ses cavalières ! Plût au ciel qu'il se fût foulé la cheville à la première danse !

— Oh ! mon cher, continua Mrs Bennett, je suis tout à fait enchantée de lui. Il est tellement bien de sa personne ! Et ses sœurs sont charmantes. Je n'ai jamais rien vu de si élégant que leur façon de s'habiller. J'oserai dire que la dentelle de la robe de Mrs Hurst...

Nouvelle interruption de Mr Bennett, qu se refusait à écouter toute description de toilette. Elle dut en conséquence se rabattre sur un autre sujet : la grossièreté choquante de Mr Darcy.

— Mais je puis vous assurer, ajouta-t-elle, que Lizzy ne perd rien à ne pas être seule dans ses bonnes grâces, car c'est l'être le plus désagréable, le plus odieux, le plus déplaisant qui soit. Si vain et suffisant qu'il en est intolérable ! Il se promenait de-ci de-là, s'imaginant tellement au-dessus des autres ! Personne d'assez bien pour danser avec lui ! J'aurais voulu que vous fussiez là, mon cher, pour lui assener un de vos coups de boutoir. Il m'est tout à fait odieux.